

# **Le rôle du temps**

## **et**

### **la mise au pied du mur du langage.**

#### **A. Le rôle du temps dans la technique.**

1. la durée de la cure
2. la durée de la séance
  - a. pour l'analysant
  - b. pour l'analyste
  - c. pour le travail qui s'y fait
3. les conséquences:
  - la ponctuation
  - le travail forcé

#### **B. Le mur du langage et la naissance à la parole.**

## **A. Le rôle du temps dans la technique.**

### **1. la durée de la cure**

Elle **ne peut être anticipée pour le sujet que comme indéfinie** et ce, pour deux raisons :

— Il est impossible de prévoir, de la part du sujet, quel sera le temps pour comprendre. Car le facteur psychologique dont cette compréhension dépend nous échappe

— Fixer le temps de la fin de l'analyse équivaudrait à une **projection spatialisante** de la durée. Non plus un temps de la présence où s'accorde le sujet, mais un temps d'horloge mesuré à la projection sur le cadran.

Dans cette objectivation de la durée, tout se passerait comme si l'analyste savait ce qui doit arriver et le temps d'horloge qu'il faut pour cela (tant de séances...comme à la S.S.)

Nous serions dans le registre de ce que j'appelle "le fonctionnement" objectif, voire de "la fonctionnarisation" au sens où l'on peut évaluer les heures nécessaire au travail d'un fonctionnaire. La naissance du sujet ou sa libération serait programmable.

Mais...

p.330 "§7 – p. 194 § 1

**...du moment que l'échéance de sa vérité peut être prévue quoiqu'il puisse en advenir dans l'intersubjectivité intervallaire, c'est que la vérité est déjà là, c'est-à-dire que nous rétablissons dans le sujet son mirage originel en tant qu'il place en nous sa vérité et qu'en la sanctionnant de notre autorité, nous installons son analyse en une aberration, qui sera impossible à corriger dans ses résultats.**

A être prévue dès le commencement, c'est - d'une certaine manière - toujours le commencement de la fin. Cette non ouverture de la durée n'autorise pas le mouvement d'entrée dans l'analyse et favorise l'évitement du transfert dans la massivité d'une résistance qui consiste à attendre non pas ce qui risque d'arriver au cours du travail, mais à attendre que ça passe, à attendre que ce soit fini. La passe dans laquelle il s'agit de s'engager pour rejoindre une histoire dans laquelle, souvent, le patient a refusé d'entrer, devient une impasse. Ce qui justement, dans la perspective de la souffrance névrotique, est la preuve que parler ne sert à rien.

La prévision de la fin laisse le sujet sans lien véritable à la parole inconsciente et à la ponctuation de sa révélation dans le corps, dans sa chair, ou faute d'être

symbolisée, la texture d'une histoire s'est inscrite sous forme de symptômes qui se répètent. Ne pourrait-on pas dire que les symptômes se répètent là où le souvenir de la parole — la mémoire d'une histoire — se perd. Mémoire ne veut pas dire ici enregistrement objectif et automatique du psychotique, mais possibilité d'interroger les traces d'une histoire (sujet) laissées dans le corps.

Une des cures les plus longues à laquelle il m'a été donné de consentir a été marquée par une demande, dès les premières séances, qui m'avait beaucoup étonné. Dans une adresse à moi qui paraissait surréaliste parce qu'elle ne s'inscrivait pas dans une manoeuvre de séduction, l'analysant, d'emblée, me demandait du temps. C'était sa formule:

*Je vous demande du temps.*

Chaque séance, quand il me donnait l'argent, était scandée d'un : *Tenez*, que, le temps d'un flash j'ai pris pour une sorte de provocation commerciale pour ne plus l'entendre ensuite, et pendant des années, que référé à la demande de temps. Une détermination a vu le jour, en moi : celle de répondre à cette demande en m'installant dans une cure indéfinie où j'étais entraîné dans les méandres d'une folie destructrice. Sans cette détermination, je crois que je n'aurais pas prêté mes oreilles jusque-là. Et au-delà. C'est dans cet au-delà d'une présence qui n'anticipait pas sa fin, que l'analyse est parvenue à la reconnaissance de la désertion d'un corps identifié à un sexe (le phallus), celui de la mère, bien sûr - comment s'identifier à un sexe disparu ? - La trace qui en est restée se disait sous la forme d'un étonnement : *découvrant le sexe de son enfant, elle disait ne pas savoir ce que c'était*. C'est dans le méli-mélo d'une menace de castration vécue comme une amputation précoce qui l'identifiait à une femme que le travail nous a porté jusqu'à l'insupportable d'une privation de temps et de parole de la part des parents, privation à laquelle il avait répondu par une fuite dans la dénégation.

Bref, je ne peux rendre compte, ici, mais ce jour-là, il s'est levé du divan avec des yeux de bébé au bord des larmes et de la joie, et dans un sourire qui le tenait debout car il n'était pas loin de l'écroulement, il m'a dit.

*C'est long, ce chemin...mais c'est grâce à vous...Ça bouge...un peu.*

La fixation de la fin de l'analyse laisse l'analysant dans l'aliénation de sa vérité puisque c'est l'analyste qui en sait quelque chose, qui la possède.

Cela est confirmé dans l'Homme au loup:

1) Il n'arrivera jamais à intégrer la *remémoration* de la scène primitive dans son histoire. Et c'est une première confirmation d'un commencement qui ne lui appartient pas : aliénation.

2) Il restera, ultérieurement, dans une *position paranoïde*,<sup>1</sup> dans un à côté d'une reconnaissance de lui-même, en tant qu'objet d'une connaissance, justement, celle de la science de Freud, de sa divination. A preuve : le don d'argent de Freud à son patient: il est payé pour ça, don d'argent qui est le facteur déclenchant dit Lacan de l'entrée dans cette position. Don d'argent qui vient court-circuiter le temps de la reconnaissance. S'il est payé pour confirmer la vérité de lui qui est en Freud, cet acte - la confirmation de la vérité de lui qui est en Freud - l'aliène de sa vérité de manière décisive : sa vérité lui devient étrangère. Au lieu de se révéler dans son histoire et du lieu où ça parle dans son corps, la vérité de lui est en Freud, au-delà d'un langage qui devient mur puisqu'il n'est plus le lieu de ce qui parle en lui.

*Le temps c'est toujours ce qui manque. Il y a un rapport constitutif entre le temps et la parole. Ce qui constitue la durée du temps, c'est que nous parlions. Nous ne pouvons pas parler sans le temps. Là où il nous fait éprouver le manque, c'est ce que Lacan appelle la ponctuation, éprouver le souffle de notre discours. Ponctuer c'est parler.*

*L'obsessionnel veut tout dire en même temps ou ne dit rien.*

*Là où il n'y a pas de ponctuation d'altérité dans la parole, le langage devient mur et n'est plus médiation entre deux personnes.*

*La signification renvoie aux choses : la signifiance renvoie au sujet. L'analyste écoute à leur articulation.*

*L'indéfini, ne pas fixer de limite autorise une ponctuation selon l'ordre du sujet et non de l'horloge. Il faut du temps pour entendre ce qui fait éprouver le manque.*

*Le désir échappe à l'utopie dans la mesure où les obstacles au désir sont levés, signifiés.*

*La rencontre perverse est liée à la dévoration, rencontre nécessaire et déniée comme inter dévoration. Les gens qui ne demandent rien, qui nous bouffent le plus de temps étranglent chez l'autre ce qui est de l'ordre de la demande. Le point pervers est celui qui justifie l'analyse et en même temps l'empêche. Il est lié à la peur massive ou au meurtre. Le risque pour l'analyste est d'interpréter en évitant le point pervers. Non et oui se renversent l'un dans l'autre quand ils ne sont pas référés à la douceur de parler.*

*La patience extrême de l'analyste est le don qui lui permettra de*

---

1 Vocabulaire de la psychanalyse, *La position paranoïde*.

*tenir : ce n'est pas de la technique. Avoir un don c'est aussi avoir quelque chose à donner. Ne pas vouloir perdre c'est ne pas vouloir donner. Attendre jusqu'à prendre le risque que ça n'arrive pas, que ça ne puisse se faire : c'est alors que la fin dépend de l'analyste.*

*Il y a un moment où l'interprétation véritable ne va pas être de dire ceci ou cela mais de parler vraiment ou d'être dans le silence vraiment.*

*Il n'y a don que dans la mesure où c'est donné et reçu : c'est difficile à penser, c'est l'esprit. Le savoir est médiateur jusqu'à ce point où il disparaît.*

*Le chemin en tant que vérité est trouvé dans l'acte de chercher. « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas déjà trouvé » (Pascal). C'est parce que nous sommes constitués par le désir. Nous n'y avons pas accès directement : nous croyons que c'est de l'ordre du savoir.*

*Il nous a été donné de donner mais nous ne le savons pas. On est constitué de l'acte même où on donne : c'est ça parler. La parole est originaire et l'imaginaire consiste à penser qu'elle et moi nous sommes originaires. Or c'est la parole qui est médiation originaire. La différence est le symbole de l'unité de la parole ce qui ne se sait pas dans l'ordre de la différence et on ne peut penser une médiation originaire qu'à l'endroit pensé par Freud comme l'inconscient. Il n'y a pas d'autre lieu de la parole que le corps de l'Homme. Le corps de l'Homme est le seul signifiant de la parole.*

*L'ignorance est à l'endroit du miroir entre l'amour et la haine : la haine joue comme compensation d'un amour inconscient, l'amour joue comme compensation d'une haine inconsciente qui nous fait peur. Or il n'y a de haine que secondairement à l'amour.*

*Le refoulement originaire est la parole refoulée, et non le mensonge. L'ignorance, c'est faire comme si on savait, dans une confusion entre parole refoulée et mensonge refoulé.*

*On sort du commencement quand un effet de parole traverse l'ignorance. Quand la vérité parle, la spécularisation de l'amour et de la haine s'arrête. Le commencement est toujours une figure du rapport entre la vérité et le mensonge.*

*Quand chacun des axes homme-femme, vérité-mensonge, vie-mort, est spécularisé, c'est la parole qui est forclosée.*

*Aimer ne pas aimer, c'est aimer son moi (système de défense). Nous aimons ce par quoi nous nous défendons !*

*Il n'y a pas d'endroit de non ambiguïté. Être témoin conduit à « je vous assure, je ne le savais pas » ou « je l'ai toujours su » : les deux sont vrais. Le « da sein » de Heidegger : L'être de l'homme qui a la parole. Pour Dolto, c'est le lieu du ressenti, l'entrecroisement de la chair et des mots.*

## **2. La durée de la séance.**

### **a. Pour l'analyste.**

La fonctionnarisation du travail qui se traduit par le pointage du temps d'horloge finit par mettre en question la fonction même de l'analyste.

### **b. Pour l'analysant.**

p. 313 1<sup>ère</sup> ligne – p 196 §4

**L'inconscient demande du temps pour se révéler.** Mais quelle est la mesure de ce temps inconscient ?

Elle n'est pas celle des cadrans, nous l'avons vu.

Elle est plutôt celle du temps qu'il faut pour **la création d'un objet symbolique** avec cette référence, dit Lacan, **au moment d'inattention où nous le laissons choir.** (313 – 197) c'est dans la chute de l'objet imaginaire qu'apparaît l'objet symbolique qui médiatise pour un autre ce qui cherche à se dire dans la rencontre.

Dans les deux versants d'un même moment — surgissement du sujet dans la chute de l'objet —, se manifeste dans la catastrophe de la perte (celle du temps comme objet en particulier) ce qui est désiré depuis toujours, l'Autre originaire.

Si la fonction de l'analyste est problématique durant ce temps, ce que cette durée autorise, c'est bien le travail de la parole, travail de résistance et de révélation, qui se réalise dans le transfert. La durée véritable, c'est celle qui est à la mesure de la réception du produit de ce travail dans le temps, celle qui en accuse réception.

### **c. Pour le travail qui se fait.**

Ce n'est pas tellement du temps objectif qu'il s'agit donc, c'est bien plutôt de l'enregistrement des accents de la parole (pleine ou vide) et qui ne sera jamais entendue si aucun témoin n'en répond.

La fonction de l'analyste réside bien dans l'enregistrement symbolique (le droit) d'une naissance à la parole qui dit la fin d'un travail de gestation et d'accouchement. Cette allusion au travail du ventre de la femme et à l'enregistrement social n'est pas ici explicite. Mais l'allusion vient en conclusion d'un paragraphe, plus loin, où il est question d'une séance courte dont la ponctuation donne sens au discours qui, sans elle, se perd dans la littérature.

L'application « discrète » de ce principe...ne comporte en elle-même aucun danger d'aliénation du sujet. **Car elle ne brise le discours que pour accoucher la**

**parole.** (316 §2 – 200 § 3)

Je souligne le mot discrète qui qualifie l'application du principe : cela suppose discernement et non excès.

La référence à la loi et au contrat sans laquelle il n'y a pas d'ordre symbolique qui ordonne l'homme à la parole originaire est en tous cas fortement indiquée dans la position de l'analyste comme *scribe*, disons comme secrétaire de mairie ou conseillère municipale :

Témoin pris à parti...

Dépositaire de procès-verbal...

Garant de la droiture (de la procédure)

Gardien de ce qui est attesté...

Tabellion chargé de mettre en *grosse* les actes dont les minutes étaient dressées par les notaires.

De ce scribe ainsi épinglé dépend ou non que la vérité soit connue, qu'elle soit ponctuée, manifestée, inscrite. Il en reste le maître. A entendre, non comme revendication d'une maîtrise. Mais comme agent, médiation essentielle dont le rôle est capital dans la manifestation même de la vérité. Sans témoin, sans dépositaire, sans garant, sans gardien, sans tabellion, la vérité n'existe même pas. C'est la discrétion du maître qui donne à la vérité son prix. (313)

Il y a deux conséquences à la manière dont un travail psychanalytique se ponctue

1 — il pointe l'émergence de la parole dans le progrès du discours

2 — il évite le travail forcé

### **1 — Il pointe l'émergence de la parole dans le progrès du discours**

La ponctuation marque l'émergence d'un sens, d'une direction, d'un progrès. La suspension de la séance a nécessairement ce rôle.

**La suspension de la séance ne peut pas ne pas être éprouvée par le sujet comme une ponctuation de son progrès.** (313 § 6 – 197 §6).

S'il n'en est pas ainsi, elle (la suspension de séance) tombe selon la mesure d'un temps d'horloge avec lequel il suffit de jouer - l'inconscient joue - pour se dérober à l'irruption de ce qui parle dans le langage et modifie la position du sujet. Le calcul plus ou moins conscient pour échapper à l'ouverture — l'ennui que provoque le discours obsessionnel qui n'en finit plus de raconter — ou le vertige dans lequel entraîne l'anticipation de l'hystérique — il a toujours déjà compris — font en sorte que le *moment de la parole* est toujours soustrait à sa révélation puisqu'il n'a pas de *témoin*.

Sans témoin, avons-nous dit, pas de vérité pour le sujet ! Il reste étranger à son histoire : il ne peut la lire.

Lacan prend l'exemple des Écritures Sacrées. Le flux continu et indéfini des mots de son corpus exige, pour qu'elle soit lue, qu'elle ait un sens, une ponctuation qui est déjà une interprétation. Même si, ainsi, plusieurs sont possibles, les points, les virgules et les espaces autorisent la sortie d'une ambiguïté — la confusion de deux sens — et par là le choix selon les effets procurés. (C'est toute la question des unités littéraires (péricopes) qui travaille tant *sémioticiens* et *rhétoriciens* et *exégètes*)

La ponctuation indique un sens, elle implique une lecture qui fait sens.

Si cette coupure entre les mots ou cette suspension du temps sont indifférentes aux moments symboliques où la parole vient à la rencontre du sujet là où chute la projection imaginaire... « *à quoi ça sert de parler* » ? Ça ne sert qu'à maintenir celui qui parle seul dans le béton de son discours ou dans sa précipitation ou dans toutes sortes de malentendus ou de ruses rétorsives.

L'absence de ponctuation y est une source d'ambiguïté, la ponctuation posée fixe le sens, **son changement le renouvelle ou le bouleverse, et, fautive, elle équivaut à l'altérer.**(314 § 1<sup>ère</sup> ligne – 197 § 6)

Certes, la neutralité stricte dans le respect du contrat nous maintient sur *la voie du non-agir*. Mais ce non-agir a une limite. Pour avoir sens, il a lui-même une ponctuation. Sinon, aucune intervention ou interprétation ne serait de mise...Et le psychanalyste se trouverait être pris au piège du miroir dressé par l'analysant. Au « *à quoi ça sert de parler* » ? — puisque rien ne fait sens dans un discours sans ponctuation — répondrait en écho non audible — « *à quoi ça sert de se taire* » ? — puisque rien ne fait sens dans un silence sans ponctuation (la musique). On voit bien alors que la manière d'interrompre une séance peut avoir valeur d'interprétation. Mais encore faut-il que l'application de ce principe soit discrète (non systématique et fruit de discernement) c'est-à-dire qu'elle ne soit pas la répétition symptomatique d'une impasse en miroir où viennent s'équivaloir les deux questions que nous avons dites. Ce qui donnerait lieu à une annulation perverse dans laquelle nous savons que la différence devient opposition où le sujet s'enlise sans référence à la position tierce d'une médiation originare. Quelque chose comme **parler = se taire** ce qui revient toujours à nier le désir.

## 2 — Il évite le travail forcé



Le soi-disant respect d'un temps objectif peut enliser une cure sans *tempo* dans la voie d'une obsessionnalité vide de sens qui conduit à une sorte de travaux forcés :

**On sait la note de travaux forcés qui, chez ce sujet, enveloppe jusqu'à ses loisirs.** (314 § 5 – 198 § 1)

Tout y est pris en effet.

A qui est ainsi soumis aux travaux forcés à perpétuité, il ne reste qu'une solution attendre la mort de celui qui est censé l'y soumettre au nom de la vérité du jugement qu'il possède.

En attendant, il attend. Nouvel effet de miroir et de redoublement qui fait de l'analyse elle-même le symptôme du refus-rejet de la parole au lieu même où l'on est censé accéder à la vérité sujet.

Le doute subtil s'installe qui est la forme la plus perverse de consentir à la vie. Avec sa conséquence dans la sphère de l'initiative où, de manière mensongère, la décision est toujours remise à demain : la **procrastination** (314).

Le travail forcé de l'obsessionnel est, en effet, le résultat d'une double aliénation.

a. L'œuvre du désir est dérobée par un autre dont il n'y a plus qu'à attendre la disparition ou la mort (Question d'héritage imaginaire : je jouirai enfin de la vie quand il ne la confisquera plus).

Au lieu d'être le supposé savoir, l'analyste devient celui qui sait. Nous l'avons vu.

b. le sujet se dérobe à la parole en parlant.

Il échappe ainsi à sa propre reconnaissance dans le temps. Toujours précipité ou retardé dans un moment qui n'est pas le présent de la rencontre, il attend que ce soit fini en faisant le *mort*. Ce faisant, il s'identifie à ce qu'il attend, la mort de l'analyste dont la maîtrise l'empêche de vivre.

Quelles que soient les multiples démonstrations de bonne volonté, si l'analyste n'intervient pas, le discours qu'il tient devient rempart qui l'autorise à désert son corps. Il n'est pas là ! Il fait le mort ! Il est ailleurs que là où la parole travaille: il ne pourrait y être que si quelqu'un en témoigne en ce lieu. Témoigner du travail de la parole, c'est y entendre le sujet. Sans cela, la résistance du sujet au travail de la parole (le transfert) se trouve absolument déconcertée car ce à quoi il est résisté ne se révèle plus. La voie est ouverte aux rationalisations multiples et aux passages à l'acte.

L'exemple donné de l'émergence d'un fantasme de grossesse anale avec le rêve de sa résolution par césarienne, là où la dissimulation dans la longueur des séances pleines de spéculations, rythmées par une sonnerie d'horloge, sur l'art de Dostoïewski...dit assez que ce n'est pas seulement l'interruption systématiquement

rapide des séances qui peut faire le succès de la cure. Encore faut-il que l'interruption soit l'occasion d'un déplacement de sens, d'une ouverture à la parole de l'Autre.

*C'est la parole qui constitue la durée du temps. La ponctuation ré-instaure le temps là où il manque.*

*Là où il n'y a pas de ponctuation, il n'y a pas de rapport à l'altérité dans la parole, le langage devient mur, mur de cohérence. Il n'y a d'analyse qui ne se situe à l'articulation des deux axes de la signification et de la signifiante.*

*L'origine ne se sait pas dans l'ordre de la différence, mais la fonde. Penser une médiation originaire, c'est penser la création. L'inconscient situe quelque chose de l'origine dans le corps de l'homme. Ce rapport à l'invisible en tant qu'origine, c'est le Réel en tant qu'il parle. Le grand Autre est une projection à l'endroit de l'origine de cette instance en tant qu'imaginaire.*

*Le narcissisme n'est concevable que sur fond du désir de l'Autre, comme la tristesse sur fond de joie (pas le contraire). Nous ne pouvons penser la radicalité de la perversion à laquelle nous sommes confrontés que sur fond de paradis. C'est cette dissymétrie qui permet de penser la radicalité de l'histoire dans laquelle nous sommes engagés.*

## **B. Le mur du langage et la naissance à la parole.**

Nous voici au pied du mur du langage.

Nous, c'est-à-dire l'analyste et l'analysant, car ils sont du même côté.

L'analyste a à répondre de la parole qui se répercute en *écho* dans le langage, considéré comme un espace ou sur lui, considéré comme un mur. L'écho implique à la fois un espace et une butée!

Au-delà du mur du langage, ce n'est pas *de la parole* comme telle qu'il s'agit, mais de **l'instinct de mort** en son énigme (316), des **ténèbres extérieures**. D'un seul coup, Lacan met la vie et la lumière du côté de la parole, à l'intérieur (à l'intime de l'intime), et la mort et les ténèbres, du côté de l'extérieur.

Avec le mur du langage dressé entre l'homme et la femme, comme en eux, la question de la parole pose celle de l'origine de la vie et de la mort, de la lumière et de la nuit, dans le discernement de la vérité et du mensonge. (316)

La notion d'*instinct de mort*, dit Lacan, se propose comme **ironique**, car elle doit se laisser chercher dans l'annulation de deux sens contraires: celui d'*instinct*, qui se situe du côté d'un cycle de la fonction vitale, et celui de *mort*, qui se situe du côté de sa

destruction. L'instinct de mort serait le cycle vital de la destruction!

A moins qu'elle nous renvoie à l'impensable d'une différence entre la vie et la mort. Impensable car elle ne peut se chercher dans une annulation ou une opposition, mais bien dans le rapport à un troisième terme - médiation originaire - qui oblige à la penser comme une relation polaire— et non comme une opposition — au sein même des phénomènes que l'on rapporte à la vie et à ce qui s'y oppose.

Sans ce rapport à la parole comme médiation originaire, la mort en tant qu'elle est de l'homme ne saurait se penser. Et pas davantage, la vie en tant qu'elle est de l'homme.

Nous ne pouvons nous arrêter à l'incompatibilité du sens des mots de cette formule. Nous devons l'aborder par ses résonances (317) dans la poétique de l'oeuvre Freudienne.

C'est à la fonction de la parole et du langage que Lacan a recours pour aborder la notion de l'instinct de mort...et non plus à celle de masochisme primordial...

Il n'est plus besoin dès lors de recourir à la notion périmée de masochisme primordial pour comprendre la raison des jeux répétitifs où la subjectivité foment tout ensemble la maîtrise de sa déréliction et la naissance du symbole (318).

Lacan pousse sa réflexion jusqu'à découvrir *les deux principes de la nature* (qui meurt) et de *l'esprit* (qui donne la vie) là où ils sont recouverts ou confondus : dans l'**indistinction présocratique** (Empédocle d'Agrigente, V avant .JC) à laquelle les alternances de la vie universelle seraient soumises.

Cette indistinction, on peut la lire dans l'ordre de la parole originaire, celui de l'alliance, comme l'unité dans la différence dont le corps vivant est la métaphore.

Chair et esprit nous permettent de penser l'histoire dans laquelle nous sommes, dès lors que, parlant au lieu de leur articulation, nous sommes mis au pied du mur du langage, sans rien savoir (dans l'ordre des représentations) de la parole, mais sans laquelle pourtant ce mur, cette limite qui a partie liée avec notre corps vivant, n'aurait pas de lieu. Le mur du langage, oui, mais il est fait des pierres vivantes de la parole, qu'elles y consentent ou non.

Cette limite qui ne peut pas se penser autrement en vérité que entre la vie et la mort, n'est plus seulement que échéance de la vie - échéance ou échec - mais "selon la formule qu'en donne Heidegger, possibilité absolument propre, inconditionnelle, indépassable, certaine, et comme telle indéterminée, du sujet".

C'est au pied du mur du langage, si l'on veut, que l'homme est présent à ce qui le fonde originairement dans la parole qui résonne dans sa chair et lui donne corps. Qu'il y fasse l'expérience de ce qui le lie à sa fin comme à son origine le conduit à se reconnaître, en tant que désir de l'Autre, sujet d'une parole qu'aucune langue et donc

qu'aucune chair ne peut dire en vérité sauf à être l'incarnation du Verbe Originare.

L'espèce humaine n'existe comme corps ni parce qu'elle vit objectivement, ni parce qu'elle meurt objectivement, mais parce qu'elle parle. Ne pas vivre pour un homme, ce n'est pas mourir, c'est refuser la vie pourtant donnée en niant la parole ou en la pervertissant : ce refus de la vie est toujours éprouvé, dans la projection, comme la conséquence d'un rejet, d'une parole menteuse qui, au lieu d'appeler à la lumière et à la vie, précipite dans les ténèbres extérieures.

Au lieu d'être le véhicule des signifiants du désir et de ses avatars, l'homme se sert du langage pour se mettre à l'abri de la parole : il s'en empare pour se faire naître en évitant d'être introduit au jeu de la présence et de l'absence avec les autres, jeu ou se signifie l'Autre de la Parole en tant qu'il fonde la différence entre tous dans l'unité de l'esprit.

**Ainsi le symbole se manifeste d'abord comme meurtre de la chose, et cette mort ( de l'autre côté du mur) constitue dans le sujet l'éternisation de son désir (de l'Autre) (p. 319 § 4 – p. 204 § 2)**

**C'est comme désir de mort, en effet, que le sujet s'affirme pour les autres ; s'il s'identifie à l'autre, c'est en le figeant en la métamorphose de son image essentielle, et tout être par lui n'est jamais évoqué que parmi les ombres de la mort.**

**Dire que ce sens mortel révèle dans la parole un centre extérieur au langage, est plus qu'une métaphore et manifeste une structure. (p. 320 § 4 &5 - p. 305 § 3 & 4)**

Un centre extérieur, il s'agit bien là de l'intime de l'intime qui se donne à entendre comme la vérité qui parle dès l'origine et que l'homme, en parlant, dès le commencement, refoule. Refoulant en lui la parole à l'image de laquelle il est créé, elle devient inconsciemment active tandis qu'il tente de s'identifier à l'autre comme à une l'image de lui. C'est à déchiffrer ce mensonge (ou cette erreur) inconscient qu'il sera convoqué pour le temps de sa vie. C'est à retrouver le chemin qui conduit à l'image de ce qui parle, à l'image de ce qui n'a pas d'image, au nom auquel il répond, que l'homme est convoqué par l'expérience analytique pour comprendre enfin que c'est dans le don de la parole que son corps réside.

L'expérience psychanalytique a retrouvé dans l'homme l'impératif du verbe comme la loi qui l'a formé à son image. Elle manie la fonction poétique du langage pour donner à son désir sa médiation symbolique. Qu'elle vous fasse comprendre enfin que c'est dans le don de la parole que réside toute la réalité de ses effets ; car c'est par la voie de ce don que toute réalité est venue à l'homme et par son acte

continué qu'il la maintient. (322)

**Ce moment où le désir s'humanise est aussi celui où l'enfant naît au langage (319).** C'est dans cette direction là que nous poursuivrons l'an prochain, en nous laissant conduire par un enfant au lieu de l'émergence d'une parole dont son refus témoigne. Nous avancerons sur ce chemin en compagnie de Freud, de Lacan et de Dolto. Nous aurons largement l'occasion d'y laisser vibrer, tout au long, ce que Lacan développe en ces dernières pages de *Fonction et Champ de la Parole et du Langage*, la provocation anticipante de l'absence et de la présence de l'objet du désir à partir des vocables qu'il en reçoit : *Fort, Da*.

Denis VASSE, le 8 mai 1993.